Cette crise, certains utilisent même le mot « guerre », est indéniablement une crise majeure. C’est le genre d’évènement mondial bouleversant qui n’arrive que rarement car nous n’en avons probablement pas connu d’aussi important depuis la seconde guerre mondiale. En tout cas, il s’agit d’un moment de l’histoire de l’humanité qui fera date par l’ampleur de ses impacts et des conclusions que nous en tirerons. Les famines, les attentats, les crises économiques et au final les guerres qui en ont découlé ces dernières décennies n’étaient que de petites alertes en comparaison. Il est encore trop tôt pour savoir combien de morts cette pandémie aura laissé derrière elle, mais il est d’ores et déjà certain que les bouleversements économiques et sociaux à venir seront lourds à relever. C’est pourtant le niveau de décès que nous atteindrons qui décidera de la manière dont nous réagirons. A partir de combien de personnes tuées, l’humanité décidera-t-elle d’agir ? C’est une question importante pour notre avenir. A partir de quel bilan comptable arriverons-nous à la conclusion que nous devons changer notre organisation ? Tout va dépendre du nombre de morts mais aussi de qui va mourir. Sujet sans doute plus tabou que le nombre de décès, interviendra donc aussi le paramètre de qui sera décédé. Plusieurs pays touchés par cette épidémie meurtrière semblent à ce jour penser qu’il puisse être tenu pour acquis que la mort des plus âgés et des plus faibles puisse être le prix à payer pour sortir de cette crise, et qu’au final ce prix est celui de la préservation de nos économies. Tant que ce prix, considéré donc par certains comme acceptable, ne sera pas dépassé, autrement dit tant que les riches et les productifs ne seront pas massivement touchés, ces pays n’auront probablement pas de raison valable pour remettre en cause leur système et considérer qu’il faille apporter des réponses profondes à ses manques et défauts.

* *QUELLE CRISE ?*

Avant d’envisager une quelconque issue, il est important de se poser la question des véritables sujets à traiter. Aujourd’hui il est évident que la « guerre » doit être menée contre le virus. C’est une guerre que l’on doit gagner ici et maintenant. A nous de choisir les bonnes armes, de nous organiser au mieux alors que visiblement nous n’étions pas suffisamment préparés. Il s’agit donc d’une guerre atypique, car d’habitude nous menons des combats parfaitement entrainés, en suivant des stratégies finement muries, alors qu’ici nous tâtonnons et naviguons à vue. Il s’agira ensuite de mener 2 autres combats, si le bilan comptable du premier nous convainc de les mener bien évidemment. Il s’agira de combats beaucoup plus posés que le premier où il faudra analyser nos erreurs et repenser nos organisations. Le second de ces combats consistera à comprendre les raisons de l’apparition et de la propagation de ce virus et d’éviter qu’un autre similaire ou encore plus mortel ne surgisse un jour. Le troisième combat devra être mené afin de comprendre les raisons pour lesquelles nous avons rencontré tant de difficultés pour nous débarrasser de ce virus mais aussi de ses conséquences sur notre économie. Je parle de combats car pour les mener il faudra faire preuve d’une volonté et d’une organisation extrêmes, il faudra convaincre les plus sceptiques et conservateurs, et surtout mobiliser des moyens colossaux pour les mener à bien. On parlera de changements en profondeur, de remises en causes brutales et de prises de risques importantes. Cela peut vous paraitre excessif et vous pouvez vous dire que ce n’est pas parce que nous aurons eu quelques milliers, dizaines ou même centaines de milliers de morts, que nous déciderons de tout chambouler et de complètement revoir nos organisations. Ce qui pourra aider dans cette prise de conscience, qui devra être mondiale, c’est la concomitance de deux autres phénomènes qui nous font déjà réagir depuis quelques décennies : le déséquilibre écologique que nous avons créé et le fait que pour la première fois dans l’histoire de l’humanité, à travers les machines et la technologie, nous voyons poindre des intelligences, voir des pensées, supérieures aux nôtres. Nous nous sentons en danger et cette crise du COVID-19 pourrait bien être la goutte qui fait déborder le vase.

* *QUELS OBJECTIFS ?*

J’ai beaucoup étudié les différentes dynasties et suprématies de certains peuples sur les autres. J’ai étudié leurs organisations, leurs apogées mais aussi les raisons de leurs chutes qui ont toutes été inévitables. La principale raison de ces chutes, pour faire simple, est l’atteinte d’une taille critique à partir de laquelle il devenait impossible pour les dirigeants de ces civilisations de tout contrôler. Les organisations qui se voulaient unifiées finissaient par se morceler, chacun après les périodes d’unification et de partage voulant reprendre son indépendance et retrouver ses particularités, et les dynasties ont fini par perdre leur emprise au profit d’autres plus agiles et faciles à diriger. Nous en sommes à ce niveau aujourd’hui. Notre civilisation mondialisée semble avoir atteint sa taille critique et la prise de contrôle semble échapper à ceux qui l’ont mise en place, consciemment ou non. Tôt ou tard, cette hégémonie disparaitra comme toutes les autres hégémonies ont disparu. Et c’est sans doute le moment d’imaginer l’après. Répondre à ces questions : pourquoi le COVID-19 nous a fait mettre un genou à terre alors que nous étions déjà passablement affaiblis, et, comment éviter que cela se reproduise l’année prochaine ou dans 10 ans, pourrait bien nous amener à repenser notre Monde et à faire naître une nouvelle civilisation.

Comme dans toute guerre, ou plus généralement dans toute volonté de changement, il convient tout d’abord d’avoir des objectifs clairs. Que voulons-nous améliorer ? Que voulons-nous combattre ? Certains disent que le véritable fléau sur Terre est la misère, d’autres qu’il s’agit plutôt des inégalités entre les plus riches et les plus pauvres, et d’autres encore pointent les extrémistes de tout bord. Il y a autant de cibles quasiment que de courants politiques, religieux ou mouvements de pensée. Pour revisiter le Monde il conviendra tout d’abord de s’accorder sur ce que l’on souhaite éradiquer, ce que l’on souhaite construire, et au final sur ce que l’on veut et ne veut plus. Ce n’est pas le moindre des problèmes. Pour ma part, et c’est maintenant que je commence à me mouiller, je pense que l’objectif devrait être que l’on construise un Monde qui serait basé sur d’autres croyances que celles où l’individu est tout puissant, où il est libre et où au final, sous couvert de cette puissance et cette liberté, il n’est considéré que comme un client et un électeur. Pourrions-nous mettre fin à ces adages qui clament haut et fort que seul le client est roi et que la parole d’un électeur est plus précieuse que toute autre chose ? Pourrions-nous mettre fin à ce cette spirale infernale où l’être humain n’est plus qu’un rouage de l’économie et une proie de la politique, rien d’autre qu’un boulon de la finance et un dindon de la politique ?

Une fois que l’on se sera mis d’accord sur l’objectif, il conviendra alors, et seulement à ce moment-là, de définir les moyens à déployer pour y parvenir. Le premier moyen sur lequel tout le monde se rue est l’argent. Sommes-nous certains qu’il s’agisse de la meilleure arme ? Et si l’argent n’était pas, ou n’était plus le nerf de la guerre ? Pensez-vous que si nous donnions beaucoup d’argent à des organisations comme la Corée du Nord ou tous les pays d’Afrique qui vivent sous le seuil de pauvreté, ils changeraient leur sort pour du mieux ? Pensez-vous que si ces pays avaient le droit de créer autant d’argent, et je ne dis pas ici de valeur, qu’ils le souhaitaient, ils l’utiliseraient pour améliorer le quotidien de leurs concitoyens ? Même si tel était leur souhait, l’argent ne pourrait probablement rien à leur situation. Ce n’est pas d’argent, en tous les cas sorti de nulle part, dont ils manquent cruellement. C’est d’envies, de connaissances et d’objectifs clairement définis et partagés par tous dont ils manquent. Si tu veux aider un miséreux, ne lui donne pas du poisson, apprends-lui à fabriquer une canne à pêche et à pêcher. Bien sûr de l’argent sera nécessaire. Bien sûr il faudra investir sur des fondations solides. Mais j’insiste, il ne faudra pas se contenter d’ouvrir les robinets et de s’en laver les mains. Il faudra choisir ce à quoi cet argent servira. J’entends déjà ici et là des gouvernements de pays développés annoncer des budgets quasiment pharaoniques pour la santé ou la Recherche et Développement. Ils pensent, à la vue de la crise actuelle, que ce sont des secteurs qui n’ont pas été assez supportés et trop délaissés ces dernières années et décennies. Personnellement, je trouve qu’ils oublient dans cette générosité nouvelle une composante peut-être plus importante encore ; l’éducation. Faire « tapis » sur la Santé est à mon avis un pari fort risqué ou en tous les cas beaucoup trop courtermiste, car encore une fois je fais partie de ceux qui pensent que l’argent ne fait probablement pas le bonheur mais encore moins qu’il apporte des solutions miracles à tous nos problèmes. On ne fait pas d’un âne un cheval de course. Nous allons probablement avoir besoin de plus de têtes bien faites, et non seulement pour inventer les remèdes de demain, mais aussi pour mieux agir lorsque des crises de cette ampleur se produisent et que leur endiguement repose sur les capacités de chacun à analyser au mieux les situations et à prendre et accepter les meilleures décisions qui s’imposent. C’est donc pour cela que j’encourage tous les gouvernements du Monde à renforcer leurs systèmes éducatifs à les rendre efficaces pour le plus grand nombre possible, et à ne pas se contenter de miser sur quelques élus seulement.

* *QUELS MOYENS ?*

Je ne veux pas donner le sentiment que j’évacue le sujet de l’Argent en le reléguant au second plan. Je ne sais que trop combien notre Monde lui doit et lui devra encore probablement longtemps. Pour financer nos ambitions nouvelles de changement et de renouveau, il faudra en trouver, il faudra arbitrer. Le sujet de la dette va inévitablement nous préoccuper. Nombre sont ceux qui ont déjà émis l’idée que la dette est un faux problème. Ils sont nombreux à penser que le niveau actuel cumulé de toutes les dettes, privées ou publiques, est tellement important (on l’estime à 250 000 milliards de dollars, alors que les PIB annuels cumulés ne sont « que » de 90 000 milliards de dollars) qu’il ne veut plus rien dire et qu’à ce niveau nous aurions tout autant intérêt à l’oublier, à l’effacer. C’est tout le contraire ! Le niveau de dettes est ridiculement bas ! Jugez-vous trop élevé un endettement correspondant à peine à 3 fois vos gains annuels ? Beaucoup d’entre nous ne sont-ils pas personnellement endettés sur 20 ans ou plus pour l’achat d’un bien immobilier ? Ce qui doit être maitrisé, ce n’est pas le niveau de la dette mondiale, mais bel et bien son évolution pour éviter toute flambée ou manipulations spéculatives sur cet argent qui n’existe pas encore. Tout notre système a été construit depuis des années sur notre confiance en l’avenir et sur notre capacité à créer de la valeur. Pourquoi remettre cette croyance en cause ? Pourquoi ne pas l’exploiter encore plus ? C’est pourquoi je propose que pour résoudre nos problèmes vitaux actuels nous acceptions un endettement beaucoup plus important que son niveau actuel, et qu’au lieu de le distiller avec parcimonie en le régulant sur des niveaux de déficits annuels ridiculement bas, nous le hissions instantanément à un niveau beaucoup plus élevé sans avoir peur de ne jamais pouvoir le rembourser mais en le réservant à des investissements de fond et non au paiement des encours courants que seule la création de valeurs réelle devra continuer à couvrir.

Une fois posées et résolues les questions des objectifs et des moyens nécessaires, il sera ensuite temps de se préoccuper du comment. Deux sujets me tiennent particulièrement à cœur. Le premier réside dans l’observation que je fais que notre Monde est absolument incapable de faire une pause. Les confinements imposés ici et là à travers le monde en ce moment, et les conséquences catastrophiques sur l’économie, montrent en effet que nos systèmes reposent sur l’implication étroite et permanente de tout à chacun. Le Monde ne peut s’arrêter de tourner, c’est une évidence physique, mais le monde économique ne le pourrait-il pas ? Pourquoi ne pourrions-nous pas imaginer une pause salutaire de quelques jours, quelques semaines voire quelques mois, à périodes régulières pour nous offrir, à nous, aux autres espèces animales, à la nature des temps de respiration salvateurs ? Cela fait à peine quelques semaines que l’industrie et l’économie planétaires sont à l’arrêt pour la première fois depuis plus d’un siècle, et chacun note ici et là les bénéfices de cet arrêt sur images. L’air s’est déjà purifié, les rivières éclaircies, les animaux revigorés. Alors pourquoi ne pas vouloir reproduire ces effets bénéfiques régulièrement en nous les imposant, en les planifiant, en les contrôlant, en apprenant à se débarrasser de leurs effets néfastes sur notre économie ? De telles pauses vont devenir de plus en plus cruciales en vue de la croissance importante de la population. Et bien entendu, il s’agira ici d’être capable d’offrir à la planète des pauses totales, et pas seulement celles que l’on croit s’octroyer, à nous les Humains, à l’occasion de nos quelques semaines de congés payés annuels. On devrait pouvoir au minimum y réfléchir.

Le deuxième sujet qui selon moi devrait mériter toute notre attention, est celui de la connaissance et de notre capacité à tout savoir et à tout prévoir. Nous sommes entrés, il y a de nombreuses années maintenant, dans un processus où nous voulons tout contrôler, tout maîtriser et tout prévoir. Il nous faut des réponses à tout, voire des responsables à tout. Est-ce bien raisonnable ? Le culte de la connaissance et de la maîtrise de tous les évènements ne nous entrainent-ils pas vers une idéologie déterministe, pas à pas construite par la science, mais dont au final nous ne ferions pas d’autre usage que celui que les religions nous avaient proposé auparavant ? Vouloir tout savoir sur tout ne nous ramènerait-il pas au même niveau qu’à l’époque où les religions nous inculquaient que la réponse à tous nos maux était d’ordre divin et que par conséquent nous n’y pouvions rien, tout comme la science risque au final de nous apprendre que nous ne pouvons rien contrôler puisque le moindre battement de cil peut avoir une influence déterministe sur l’autre bout du monde. C’est pourquoi je pense qu’il faille que nous réapprenions à accepter la non connaissance, la non maîtrise et l’absence de prévoyance. Une bonne fois pour toute, on ne peut pas toujours tout prévoir et il faut faire acte de fatalisme devant certaines situations. Une telle prise de conscience, un tel fatalisme nous permettront de mieux accepter les aléas inévitables de la vie et donc à les surmonter avec beaucoup plus de circonspection et de sagesse. Je relierai à cette observation le fameux principe de précaution dont on parle énormément ces dernières années. Je fais partie de ceux qui pensent que l’on est allé trop loin dans ce domaine et que l’on en vient à opposer principe de précaution et économie. On ne sait plus lequel des deux privilégier. On est dans une impasse à ce sujet. Trop de précautions et on vous targue de dépenser trop d’argent pour rien, et pas assez de précautions, et on vous accusera un jour de mettre en péril l’économie, parce que vous n’aurez pas fait ce qu’il fallait en temps et en heure, c’est-à-dire quand le sujet n’était pas encore d’actualité mais en supposant qu’il pourrait le devenir un jour. Il faut que nous acceptions de ne pouvoir nous prémunir de tout. Je sais que ce n’est pas dans l’ère du temps, au moment où l’on entrevoit la possibilité de vie infinie, mais c’est pourtant, selon moi, un élément primordial pour reconstruire un Monde nouveau. Il va d’ailleurs de paire avec le questionnement que l’on voit poindre sur le nombre de métiers inutiles. Et pas seulement sur l’angle des métiers indispensables, comme on se le pose ici et là à mon avis de façon insoluble, mais surtout sur celui de la nécessité de certaines fonctions au sein des entreprises. Pourquoi sommes-nous arrivés dans certaines entreprises industrielles à avoir une organisation où les postes de support ou de contrôle sont plus nombreux que ceux de production, ou sinon plus nombreux, mieux rémunérés ? Si l’on veut revoir la façon dont nous créons de la valeur, dont nous utilisons nos ressources, il conviendra d’aborder ce sujet.

* *QUELLE PLACE POUR L’ETRE HUMAIN ?*

En parlant de métiers, le sujet corolaire est celui de la technologie et de la possibilité que celle-ci remplace progressivement tout un tas de métiers devenus obsolètes car plus efficacement assurés par des machines. Ce n’est bien évidemment pas qu’une possibilité, mais une réalité déjà en marche depuis l’avènement de l’ère industrielle de la fin du XIXème siècle. Nous ne pouvons sans doute pas stopper ce mécanisme, et aujourd’hui ce ne sont plus seulement les « petits » métiers qui vont être remplacés par des machines, mais également des professions considérées comme « supérieures », tels les médecins ou les avocats. Les algorithmes s’affinent, l’intelligence devient artificielle et il semble inéluctable que la technologie supplante l’être humain dans bon nombre de tâches. Nous devons donc réfléchir à quoi nous allons nous rendre utiles, et à nous positionner sur l’intrusion de la technologie vis à vis de nos libertés. Pour en revenir à l’épidémie de COVID-19, de nombreux scientifiques disent déjà que l’on pourrait être beaucoup plus efficaces pour le combattre lui et ses petits copains si nous utilisions plus systématiquement la technologie, en analysant les nombreuses données que nous voudrions bien mettre au pot commun : la connaissance de nos déplacements, de nos contacts, de nos habitudes, de nos goûts permettraient en effet de simuler, mais surtout d’anticiper la propagation d’un virus et donc de le rendre inactif quasiment instantanément. C’est la promesse de la technologie d’aujourd’hui, et elle soulève donc le problème de l’utilisation de nos données. Nombre d’entre nous pourraient accepter de jouer le jeu pour ne pas tomber malade, voire ne pas mourir, mais combien sont-ils encore prêts à partager leur intimité s’ils savent que l’on peut aussi s’en servir pour influencer des élections, ou qu’une instance suprême pourrait savoir avant eux ce qu’ils allaient faire ou consommer demain ou dans une semaine ? Le sujet de la circulation des données doit donc être également un sujet majeur. Je me garderai bien d’émettre un avis à ce sujet, tout en sachant que nos amis de Google, Facebook et autres moteurs de vie en ont un bien établi, mais s’il y a bien un point sur lequel les gouvernements devraient travailler d’arrache pieds, et ne pas laisser uniquement la sphère du privé s’en emparer, c’est bien celui-là …

D’ailleurs, en matière de fonctions régaliennes des gouvernements, je recommande fortement que ceux-ci apprennent à se concentrer uniquement sur les taches où les simples lois de l’offre et de la demande ne peuvent officier. C’est ainsi que seuls la Sécurité, la Justice et la Collecte d’Impôts, si tant est que l’on estime toujours nécessaire leur collecte, devraient rester de leurs prérogatives. Je vais même jusqu’à recommander que la frappe de monnaies sorte de leur giron, puisqu’on pourra considérer que l’argent est par essence même l’évanescence parfaite des lois commerciales qui ne devraient pas être régies par des Etats. De la même manière il faudra probablement que chaque individu apprenne à se reconcentrer sur l’essentiel. Et ce ne sera pas la moindre des taches. Bien sûr la difficulté première résidera en la définition et en l’acceptation de ce qu’est une tache première pour un individu. Pour moi il s’agit essentiellement de la nourriture, de la santé et de l’éducation. Le champ des possibles pour assouvir ces besoins restera vaste mais le premier attribut à en faire les frais pourrait être la notion de propriété. Je pense en effet, que pour espérer un Monde meilleur, nous devrons accepter de posséder moins pour utiliser mieux. Il est totalement sidérant d’observer par exemple le nombre de voitures en circulation sur la planète. Quand je dis « en circulation », je devrais plutôt dire « en non circulation ». Tous les pays industrialisés connaissent un nombre de véhicules individuels dépassant tout entendement. Quasiment un véhicule pour 2 habitants (tout âge confondu …), pour un taux d’utilisation frôlant les … 1h par jour grand maximum, donc les 23h par jour au garage ! Nous devons apprendre à ne plus posséder mais à partager. Les moyens de locomotion publics et probablement autonomes devront se développer. Là où nous avons aujourd’hui des millions de véhicules, nous n’en aurons plus que des milliers. Les constructeurs de voitures vont devoir apprendre à faire autre chose …. Le même raisonnement peut s’appliquer à beaucoup d’autres biens de consommation. Nous pouvons facilement diviser par 10, 20 ou 30 la quantité de produits manufacturés sur Terre. Je préconise également la réutilisation des biens. Finis les téléphones obsolètes au bout de 6 mois, les vêtements qui ne prennent plus l’air dans les armoires, les plastiques jetables, … On devra privilégier les biens à longue durée de vie et condamner ceux à usage unique ou difficiles à conserver. Bien sûr, il est aisé de le décréter et sans doute beaucoup plus difficile à faire appliquer dans un monde où la loi de l’offre et de la demande prévaut. Il faut donc réussir à briser cette loi. Que ce ne soit plus la demande qui dirige l’offre, mais bien l’offre qui tempère la demande. Cette tâche sera immense, et pour la mener à bien il faudra trouver des moyens de récompenser les demandes raisonnables ou de punir les déraisonnables, comme par exemple en instaurant des quotas de consommations sur certains biens. Il s’agira sans soute d’un système très contraignant, qui pourrait faire naître des marchés parallèles, mais qui aura le mérite de réduire les inégalités tout en régulant la consommation. L’Histoire a montré que les systèmes basés sur des quotas ou des restrictions n’ont jamais marché, parce que l’être humain est par nature avide de biens et de pouvoir, mais c’est surtout parce qu’ils n’ont que très rarement été accompagnés de systèmes contrebalançant de récompenses. L’Homme adore les récompenses. L’éducation pourrait aussi faire le reste et apprendre à chacun que le bien collectif est nettement plus intéressant que le bien individuel.

* *QUELLE ORGANISATION ?*

Comme à chaque chute de civilisation, nous observons un repli sur soi-même des différentes composantes de cette civilisation. C’est inéluctable, si tant est qu’il y ait des lois en la matière. Nous allons donc avoir une tendance à nous renfermer, à penser que le danger vient de l’extérieur et que nous serons plus agiles pour prendre les bonnes décisions en comité restreint. Et puis, d’autres alliances se reconstruiront, d’autres modèles coopératifs émergeront. J’imagine aisément que les premières alliances se bâtiront autour du sujet de la préservation de la nature. Nous n’aurons probablement plus de marchés communs, mais des valeurs et forces communes, au service non plus de la prospération de l’économie, mais de celle du bien-être et du bien vivre ensemble.

On dit qu’une crise est propice au changement et aux remises en question. Encore faut-il qu’elle soit suffisamment violente pour nous forcer à cette réflexion. Je ne sais pas encore si le COVID-19 aura cette violence, et pour être honnête je ne sais même pas si je souhaite qu’elle l’ait, mais le fait qu’elle arrive alors que nous nous interrogions déjà sur notre destin va venir gonfler le rang de ceux qui veulent déjà que notre monde change. Mais n’oublions pas de prendre les combats dans le bon ordre : d’abord celui du virus lui-même, puis celui de son origine, puis celui de nos difficultés. Organisons-nous correctement vis-à-vis de chacun de ces combats, mobilisons les ressources adéquates, et n’oublions pas que nous allons être confronté au triptyque économie-sécurité-liberté dont les composantes se repoussent toujours comme les mêmes pôles d’un aimant, et s’associent souvent dans un duel à 2 contre 1.